

DEMOCRACIA

Corinthiana

LES PIONNIERS

Fin novembre 1981, alors que tous les démocrates du Brésil luttent pour mettre un terme à la dictature militaire qui étouffe la société depuis 1964, des footballeurs professionnels se lancent dans la militance pour la liberté. Ceux des Corinthians de Sao Paulo, l'un des clubs les plus populaires du pays.

Ils défient les dirigeants autoritaires, dénoncent les manipulations du foot, le statut esclavagiste des joueurs, l'hypocrisie du milieu. Ils proclament l'autogestion, brandissent des banderoles en faveur du suffrage universel et gagnent dans un climat de fête libertaire. C'est le Printemps du foot brésilien, soutenu par intellectuels et progressistes. Une aventure connue sous le nom de "démocratie corinthienne" qui, aujourd'hui encore, demeure exemplaire...

LA DEMOCRATIE CORINTHIANE

"J'ai été leader d'une association d'étudiants luttant contre la dictature. J'ai été député et secrétaire à la culture de l'état de Sao-Paulo. Je dirige des entreprises importantes. Mais ces années-là furent les plus émouvantes de ma vie".

Adilson Monteiro Alves a 52 ans. Sociologue, il est passionné d'idées et de mots. Il accepte des rendez-vous à une heure du matin et reçoit dans le décor étincelant de la plus moderne salle de loto et machines à sous du Brésil : le "Bingo Circus", avenue Ibirapuera, à Sao Paulo. *"J'ai disputé les coupes du monde 82 et 86 dans une sélection merveilleuse. J'ai connu le calcio italien à la*

Fiorentina. J'ai été entraîneur. Je suis toujours médecin. J'écris des chroniques pour un quotidien de sport, et des poèmes que l'on met en chanson avec des amis musiciens. Mais cette époque fut la plus exaltante de ma vie. Pour moi, ce furent deux ans et demi qui équivalent à quarante ans de bonheur". Trois cent kilomètres plus loin, à Ribeirao Preto, Socrates Brasileiro Sampaio de Souza de Oliveira, 44 ans, mondialement connu sous le nom de Socrates, avale une rasade de bière, allume une cigarette et s'accommode de son sofa en souriant. *"Ce fut une aventure extraordinaire, due au hasard d'une rencontre entre des hommes exceptionnels. Tous les*

artistes et intellectuels progressistes du pays étaient derrière eux". Luis Fernando Rodriguez a 46 ans. Il est journaliste. Dans son bureau de " La Gazetta Esportiva " (la Gazette Sportive), où il s'éveille à grand renfort de cafés sur le coup de midi, il rajeunit de quinze ans devant une photo de footballeurs brandissant une banderole.

Adilson Monteiro Alves et Socrates furent les deux principaux protagonistes d'une histoire unique dans le foot brésilien et mondial. Une aventure sportive, humaine, sociale et politique d'une cohérence exceptionnelle, qui a remis en cause bien des idées reçues.

Une aventure exemplaire, si l'on souhaite des joueurs adultes et responsables, des footballeurs-citoyens à part entière.

Luis Fernando Rodriguez, lui, en fut un témoin privilégié.

UNE SOCIÉTÉ SOUS LA BOTTE

L'histoire commence fin novembre 1981. Pour en comprendre la portée, il faut cependant voyager dans le passé. Depuis le 31 mars 1964, date du coup d'Etat contre le président Joao Goulart, le Brésil étouffe sous la botte de militaires. Tour à tour, les généraux Castelo Branco, Costa e Silva, Medici, Geisel et Figueredo se succèdent au pouvoir jusqu'au milieu des années 80.

Leur dictature est plus feutrée que celle du voisin argentin. Mais tout aussi redoutable. Dans les années 70, inspirés par la révolution cubaine et le Mai 68 français, les démocrates de tous les pays d'Amérique Latine luttent pour s'émanciper du joug militaire. Mais au Brésil comme ailleurs, la répression est sauvage. A Sao Paulo, les leaders de l'Union Nationale des Etudiants (UNE) sont jetés en prison. Adilson Monteiro Alves, étudiant en sciences sociales, est l'un d'entre eux et se retrouve à plusieurs reprises derrière les barreaux.

Les partis d'extrême-gauche (Avant Garde Populaire Révolutionnaire, Alliance Libératrice Nationale, etc.), lancés dans la guérilla urbaine, sont décimés. Luis Fernando Rodriguez a alors une vingtaine d'années. Il milite dans la clandestinité, avec des copains du Parti Ouvrier Populaire, de tendance trotskiste. Il échappe à la torture et à l'assassinat, activités dont s'occupe la police secrète



1983, Casagrande et Adilson Monteiro Alves :
La complicité joueur-dirigeant.

du général Medici. A 24 ans, il devient journaliste à " Ultima Hora " (dernière Heure), un quotidien populiste très combattif, qui ferme ses portes en 79 après une grève. Il passe alors à la section culturelle de " A Folha " (La Feuille), l'un des journaux les plus prestigieux du Brésil. Puis, comme bon nombre de grandes plumes du pays désireuses d'éviter la censure, à la rubrique des sports. Le foot brésilien vit aussi sous la botte. Au début des années 80, le Conseil National des Sports est dirigé par le Brigadier Geronimo Bastos. La Confédération Brésilienne de Football est aux mains de l'Amiral Helenio Nunez.

En raison de l'énorme popularité dont il jouit, le foot professionnel est grossièrement manipulé par la dictature. Faute de pain, les galonnés offrent des jeux aux peuples. On construit des grands stades à tour de bras. Les régions les plus reculées du pays voient leur club protégé en première division. Qu'importe si le tournoi est harassant ou économiquement peu viable. Un slogan parcourt le

pays au sujet du parti politique des militaires, l'Alliance Républicaine Nationale (Arena) : *"Quando a Arena va mal, mais un clube no nacional, quando a Arena va bem, mais un clube tambem"*. traduction : *"quand Arena va mal, un club de plus dans le championnat national, quand Arena va bien, un club de plus aussi"*. La première division comptera jusqu'à 94 équipes !

ILLUSION FOOTBALL CLUB

Les joueurs sont mal payés. Seules quelques vedettes signent de bons contrats, vite rognés cependant par l'hyper-inflation. Tous appartiennent au club à vie. Le contrat à temps partiel n'existe pas.

A la fin des années 70, Luis Fernando Rodriguez publie "Illusion Football Club", une série d'articles dénonçant les conditions des footballeurs pros, qui lui vaut le prix du meilleur travail journalistique. *"Je montrais la réalité sociale des provinces nordiques à travers celle des équipes de foot. A Maceio, le stade ne disposait pas d'égout et les conditions d'hygiène étaient déplorables. Dans certains clubs, les joueurs n'avaient que du riz en guise de nourriture. Ils souffraient de dysenterie. Ils entraient sur le terrain battus d'avance, vidés de leurs forces par les diarrhées"*. Le mythe de la promotion sociale par le foot en prend un coup.

Socrates a débuté sa carrière à Botafogo de Ribeirao Preto en 1974. En 1978, il est passé aux Corinthians. A partir de 1979, il joue en sélection nationale. Il sait de quoi il parle : *"quatre vingt dix pour cent des footballeurs ont une condition de vie inhumaine. Soixante dix pour cent des joueurs gagnent moins que le salaire minimum. Les dirigeants sont paternalistes. Sinon, ils sont autoritaires"*. Il dénonce aussi la corruption.

Le Sport Club Corinthians Paulista¹ a été fondé par des ouvriers en 1910 (son nom a été copié sur celui d'une équipe anglaise en tournée). Il a obtenu de nombreux titres de champion pauliste (17

au début de cette histoire, 22 aujourd'hui plus un titre de champion national obtenu en 90 et une Coupe du Brésil glanée en 95). Au classement historique du championnat national (de 1971 à 1977), il figure en cinquième position, derrière Sao Paulo Futebol Clube, Atletico Minas Gerais, International de Porto Alegre et Palmerias. Devant Flamengo, Gremio, Vasco, Cruzeiro, Santos, Botafogo ou Fluminense.

Comme tous les autres, Corinthians est un club omnisports qui dispose de belles installations pour ses dizaines de milliers de socios. Dans la plus grande métropole brésilienne, il rivalise avec Palmeiras pour capter les couches populaires, alors que le Sao Paulo Futebol Clube attire plutôt les classes aisées. Comme ailleurs, à la tête des corinthiens on trouve des notables, qui intriguent pour se perpétuer au pouvoir.

Début 1981, les statuts du club ne permettent pas à Vincente Matheus, le tout puissant président sortant, de briguer un nouveau mandat. Valdemar Pires, son homme de paille, décide de voler de ses propres ailes quelques mois après l'élection, tout comme le vice-président chargé du football, Orlando Monteiro Alves. Corinthians vit un moment difficile. Pas de victoire dans le tournoi pauliste depuis trois saisons. Au plan national il est relégué en deuxième division, la Taça de Prata (Coupe d'argent), alors que les autres grands clubs se disputent la Taça Oro (Coupe d'Or). Le premier novembre 1981, Orlando Monteiro Alves décide de confier les rênes du football professionnel à son fils, Adilson Monteiro Alves, qui n'a alors que 35 ans.

Nous sommes à l'aube de la Démocratie Corinthiane.

DES NUITS A REFAIRE LE MONDE

Pendant dix ans, Adilson a occupé un siège au Conseil Délibératif des Corinthians. Il connaît le milieu et déplore son mode de fonctionnement. *"Les joueurs sont traités comme des esclaves. Le modèle autoritaire est remis en question dans tout le pays, il doit l'être aussi dans le foot. Avant d'être un professionnel, le*

joueur est un citoyen. Le temps est révolu où l'étudiant devait étudier, le travailleur travailler et seul le politicien faire de la politique. Tout le monde doit avoir la liberté de participer aux décisions concernant son destin".

A cette époque là, l'équipe des Corinthians se concentre la veille des matchs au Tropical Planalto, un hôtel du centre ville. Le jour même de sa prise de fonctions, Adilson y débarque vers neuf heures du soir, alors que les joueurs dînent dans un salon. Il s'efforce d'abord de les mettre en confiance, de leur démontrer qu'ils ont les moyens d'obtenir de meilleurs résultats. *"J'y croyais. Nous avions Ze Maria, un ex-champion du monde. Socrates Wladimir, Paulo Cesar Lima, Zenon, tous internationaux. Nous devons rivaliser avec les plus grands".*

Mais très vite, il place son discours sur le plan politique ? *"Je leur ai dit : le pays lutte pour se démocratiser. Mais même quand il va y parvenir, le foot tardera à en faire autant. Car même dans les pays démocratiques, le foot est conservateur. On va donc essayer de changer tout cela. Nous, on va dialoguer. Dites-moi ce qui ne va pas, prenez vos destinées en main, ayez conscience que vous pouvez commander, nous déciderons tous ensemble".*

Le discours trouve évidemment un écho favorable. Surtout auprès de quelques joueurs à la personnalité affirmée. C'est le cas de Socrates, docteur en médecine, érudit, cultivé, admirateur de l'écrivain colombien Garcia Marquez ou de Kafka. C'est aussi le cas de Wladimir, l'un des responsables du syndicat des joueurs de Sao Paulo, un arrière latéral à la peau noire qui dénonce la ségrégation raciale. Ou encore de Ze Maria, animé de préoccupations politiques.

Cette nuit-là, les joueurs oublient le match qu'ils doivent disputer le lendemain. Ils exposent leurs revendications. Wladimir le syndicaliste est sceptique sur les chances de réussite du projet. Mais Adilson insiste : *"Nous allons d'abord harmoniser le groupe. Puis nous allons convaincre les dirigeants. Et enfin les supporters. Vous pourrez vivre votre métier avec liberté et plaisir. Il faudra être solide pour affronter les critiques. Et obtenir des résultats".* Les joueurs sentent qu'ils ont affaire à un dirigeant hors normes. Le lendemain Paulo Cesar confie sa surprise à Omar Santos, un journaliste de radio Globo, l'une des chaînes les plus importantes du pays. Cette nuit à refaire le monde a levé un espoir.

Quelques jours plus tard, alors qu'Adilson n'a pas encore été officiellement présenté à la presse, Luis Fernando Rodrigues, journaliste attaché aux basques des Corinthians, observe un match de volley féminin au siège du club. *"Il y avait un barbu à côté de moi. J'ai commencé à parler*

avec lui. Il était jeune, il avait une trajectoire de militant similaire à la mienne. On a bu une bière ensemble, puis une autre, on a parlé toute la nuit et finalement il m'a avoué qu'il venait d'être nommé directeur de l'équipe pro. Le foot a toujours été l'un des secteurs les plus conservateurs. Il a toujours été dominé par de vieux politiciens réactionnaires. Adilson, c'était une fleur dans le désert".

Quelques mois plus tard, un jeune buteur rejoint le mouvement. Walter Casagrande, qui a l'allure et le charisme d'un chanteur de rock, admire autant Martin Luther King, le Che Guevara, Fidel Castro et Ghandi que Janis Joplin et Jimmy Hendrix. A l'école, il distribuait, sous le manteau, des pamphlets contre la dictature. En 1979, il a organisé dans un club une manifestation en faveur de



LES COMBATS DE SOCRATES : 1982, Lancement du parti des travailleurs, Socrates embrasse Lula

l'amnistie des prisonniers politiques.

Un renfort de choix.

L'AUTO-GESTION

Les promesses d'Adilson aux joueurs ne sont pas des mots en l'air. Au fil des mois, elles se concrétisent.

Socrates : *"On a aboli le processus paternaliste qui existe dans le foot, où les dirigeants font des joueurs des assistés, ne leur permettant pas de devenir adultes. Au début, cela a créé une certaine anxiété chez une bonne partie de ses collègues, qui n'étaient pas habitués à s'exprimer ou à prendre des décisions. Mais, petit à petit, ils ont grandi, ils se sont préparés à affronter leur métier et leur vie personnelle. On débattait de tout ce qui concerne notre profession, la majorité avait toujours le dernier mot et tout le monde acceptait son choix".*

Luis Fernando Rodrigues : *"ces gens-là s'entraînaient bien. Mais ils parlaient beaucoup plus qu'ils ne s'entraînaient..."*

Adilson : *"On se réunissait pratiquement tous les jours. On conversait énormément. Puis on procédait au vote. Chaque joueur avait droit à une voix. Et moi aussi. Moi, j'étais contre le système des primes de victoire. Je considère qu'un professionnel donne le maximum sans la carotte d'une prime à la fin d'un match. J'ai en revanche proposé un système de participation qui était inédit au Brésil. Le faire admettre aux dirigeants conservateurs fut une véritable guerre. Mais ils ont fini par céder. Les joueurs touchaient vingt-cinq pour cent des recettes aux guichets et ils ont décidé que tout le monde, même les remplaçants, les médecins, le masseur, le magasinier et le chauffeur du bus devaient être associés aux bénéfices. Ils recevaient 25% sur les droits de retransmission versés par la télévision et là encore nous fûmes des précurseurs. Deux ans plus tard, ce pourcentage des recettes télé pour les joueurs est devenu une loi au niveau national, dénommée "Direito da Arena" (droit d'arène)".*

Socrates, encore : *"On ne discutait pas en revanche des contrats particuliers des joueurs, car c'est une chose très personnelle. Il existe des différences très grandes d'intérêts, de moments, il était donc très compliqué*

d'essayer de rendre viable une pensée unique en la matière".

L'horaire, la méthode et l'intensité des séances de travail, la date, le choix des transports pour les déplacements, tout est soumis au choix des joueurs. Même le nom des futurs renforts.

Socrates : *"Cette possibilité de choisir l'entraîneur nous permet d'afficher une position politique très claire et très questionnée par les secteurs conservateurs. A un moment, notre coach, Mario Travaneli, est parti. Et nous avons opté pour une solution d'auto-gestion, en choisissant l'un de nos joueurs pour entraîner l'équipe. C'était Ze Maria. Il s'agissait d'un choix temporaire, dont le but était de faire parler. Croyez-moi, cela a entraîné toutes sortes de polémiques.*

D'un coup, on a eu 80% de la presse contre nous".

Elu conseiller municipal lors des premières élections locales depuis le début de la dictature, organisées en 1982, Ze Maria ne peut assumer longtemps sa triple casquette de joueur, entraîneur et homme politique. Mais son intérim laisse le temps aux joueurs de choisir son successeur : Jorge Vieira.

Comme l'avait promis Adilson, ils commandent.

LES COMBATS DE SOCRATES

La Démocratie Corinthienne s'attaque aussi au mythe des concentrations d'avant match. *"Moi, j'étais absolument contre, explique Adilson. Je trouve que c'est prendre les joueurs pour des irresponsables que de leur imposer. Je leur ai dit : aucun ouvrier, aucun artiste ne fait cela. Un footballeur est un ouvrier plus un artiste. Pourquoi l'acceptez-vous ?"*

Socrates : *"Rares étaient les joueurs acceptant d'assumer cette posture contre les concentrations, qui était la plus agressive contre le régime en place. J'étais le grand nom de cette équipe et le capitaine de la sélection mais j'ai perdu à plusieurs reprises au moment du vote sur cette question. J'ai eu besoin d'un an pour finalement obtenir fin 82 la majorité afin que les concentrations soient optionnelles".*

La veille des matches, les joueurs mariés se sentent mieux en famille. Sauf Leao, le gardien international qui préfère dormir à l'hôtel, tout comme une majorité de célibataires qui aime à se retrouver.

Socrates : *"Mon autre grand combat fut de faire accepter une chose qui aujourd'hui encore est très décriée dans le foot : la présence d'un psychologue dans le groupe. Il est fondamental, pour qui travaille en public, de posséder une charge de connaissance plus importante au sujet de ses propres émotions, de manière à mieux administrer ses sentiments et ses concepts. Nous avons choisi le Docteur Flavio Gikovate, l'un des plus importants psychiatres du pays. Il nous a permis d'acquérir une connaissance personnelle fantastique, aussi bien au plan individuel que collectif. Ce fut très bénéfique à notre épanouissement".*

Les séances d'autocritique, systématiques après les matchs, s'enrichissent.

Les relations avec la presse sont basées sur la notion de confiance. Adilson : *"Nous avons d'excellents rapports avec certains journalistes et nous n'hésitions pas à leur demander conseil. En échange, je m'étais engagé à donner des infos à tous les journalistes en même temps. Tout le monde y trouvait son compte. J'invitais aussi des arbitres pour qu'ils conseillent les joueurs".*

Au bout de quelques mois, la presse commence à qualifier la méthode de travail des Corinthians de "démocratique".

En pleine dictature le mot est subversif.

Mais il traduit bien la réalité.

UN MAILLOT POUR ETENDARD

Les joueurs ne se contentent pas de prêcher par l'exemple au sein de leur club. Comme les syndicalistes, les intellectuels ou les hommes politiques qui se mobilisent contre la dictature, ils s'engagent et militent ouvertement.

Socrates : *"La Démocratie Corinthienne a proposé une politique différente dans le milieu conservateur du football. Mais, en réalité, le football*

représentait le pays. Nous vivions dans un système dictatorial extrêmement rationnel et même fasciste contre lequel Corinthians était l'avant-garde. D'une certaine manière, nous avons polarisé la discussion au plan politique. Ainsi, notre petite structure de football est devenue représentative des modifications que le pays réclamait. Dès 1982, nous avons participé activement à la lutte pour les élections directes. Nous fûmes l'un des bras de la lutte pour la transformation".

Dès sa prise de fonctions, Adilson Monteiro Alves commence une série de réunions avec les dirigeants des grands clubs afin d'exiger des autorités du Conseil National des Sports la possibilité d'afficher de la publicité sur les maillots, chose qui n'existait pas encore au Brésil. Fin 82, le CND cède. Mais les sponsors n'osent guère s'engager, de peur que le soutien apporté à un grand club fasse fuir de leur clientèle les supporters des autres équipes. Le samedi précédant le 15 novembre 1982, date de l'élection du premier gouverneur de Sao Paulo, à laquelle la dictature a dû finir par se résoudre, Corinthians se présente à Sao José de Rio Preto pour un match contre America. La rencontre est retransmise en direct à la télévision. Quand les joueurs pénètrent sur le terrain, tout le pays découvre un slogan sur leur maillot : "Dia 15, Vote". Traduction : "Le 15 Votez". Cet appel à la démocratie n'est pas du goût des militaires qui menacent de donner aux Corinthians le match perdu sur tapis vert. Mais les joueurs n'ont enfreint aucune loi. Et les représailles ne feraient qu'attiser le feu qui couve dans tout le pays.

Toujours en 82, les socios des Corinthians doivent élire les nouvelles autorités du club. Adilson confectionne une liste de candidats sur laquelle figurent entre autres trois joueurs : Socrates, Ze Maria et Wladimir. Il lui reste à trouver un nom à cette liste. *"Ayant observé que des grands clubs européens comme Barcelone ou la Juventus gagnaient beaucoup d'argent grâce à la publicité, nous avons obtenu le concours de Washington Olivetto, le publicitaire le plus primé du monde à la tête de son agence W Brasil. C'est lui qui a proposé le nom : Démocratie Corinthienne".*

Socrates menace publiquement d'arrêter le foot si l'ancien président du club, Vicente Matheus

est de nouveau élu. La Démocratie Corinthiane l'emporte avec 60% des suffrages. Bientôt le nom s'affiche sur les maillots.

Socrates : *"Certains joueurs ont senti des difficultés face à la politisation de notre mouvement. Ils n'étaient pas préparés au débat politique. Ils avaient peu conscience de leur réalité en tant que citoyens et encore moins de la réalité du pays. Mais nous avons tous progressé dans ce système. Il y avait un degré d'exigence qui nous a tous obligé à nous informer, de manière à pouvoir participer et à pouvoir répondre à l'anxiété qui émanait de la population"*.

Adilson : *"Quand on se réunissait, on discutait de philosophie, de politique, de sociologie, on échangeait des livres..."*

JORGE AMADO FORBIT SA PLUME

En 1983, la campagne " Dirietas Ya ", en faveur de l'élection du Président de la république au suffrage universel, bat son plein. Dans tout le pays ceux qui la soutiennent portent des vêtements de couleur jaune. Les joueurs des Corinthians aussi. Le bandeau qui enserre les cheveux de Socrates est jaune. Jaune est le brassard de capitaine qu'arbore Wladimir. Jaune le bracelet porte-bonheur de Biro Biro. Casagrande, lui, peint de jaune sur ses chaussures le logo de la marque qui équipe le club.

Socrates : *"Notre militance nous a valu la sympathie des forces d'avant-garde du pays, les mouvements sociaux et politiques nous ont soutenus"*.

Luis Fernando Rodriguez : *"Les Corinthians se sont mis à incarner les aspirations de la société brésilienne, une société qui avait un besoin urgent d'oxygène, tout comme le football"*. Adilson : *"Etre supporter des Corinthians était devenu à la mode. Les artistes, les cinéastes, les intellectuels venaient nous voir et nous soutenir. Rita Lee invitait Socrates et Casagrande à chanter dans ses shows. Un feuilleton de TV Globo, à l'heure de sa plus grande audience, racontait l'histoire d'un joueur de Vasco rêvant d'être transféré aux Corinthians afin de pouvoir lutter pour la démocratie"*.

Pour soutenir la démocratie Corinthiane, Jorge Amado, le plus illustre des écrivains brésiliens, fourbit sa plume. Gilberto Gil écrit une chanson. Tom Jobim ou le poète Chico Buarque aussi. Le fameux architecte Oscar Niemeyer appuie le mouvement. Une pléiade d'acteurs célèbres également. Toutes les personnalités progressistes, même si elles supportent habituellement un autre club, se découvrent une passion pour les Corinthians. A l'Université de Campinas, les étudiants pondent des thèses sur le sujet.



1983, Le "8" : Socrates des Corinthians de Sao Paulo

CASAGRANDE FOND EN LARMES

En revanche, les footballeurs des autres clubs ne se bousculent guère pour appuyer le mouvement. Peur, peut-être, de représailles futures, dans un milieu

où les fortes têtes sont impitoyablement écartées. Socrates avoue sa déception. Il renonce à poser sa candidature à la présidence du syndicat des joueurs de Sao Paulo, poste qui sera occupé par Wladimir en 84. Il préfère utiliser son temps libre dans des activités théâtrales. Il produit une pièce et travaille à l'adaptation d'une autre, dont le texte, écrit quinze ans plus tôt par Benedito Rui Barbosz, met en scène des footballeurs condamnés à l'ennui d'une concentration d'avant match alors qu'au dehors se produit une révolution.

En décembre 83, Corinthians doit disputer la finale du championnat pauliste contre Sao Paulo Futebol Clube. La veille du match, Socrates et le défenseur Lusinho se retrouvent dans un restaurant du centre ville où ils dégustent des pizzas arrosées de bière. Ils lèvent le camp vers deux heures du matin.

Adilson : *"On sentait que c'était une rencontre décisive pour la continuité du projet. Plusieurs joueurs étaient nerveux. Ils pensaient qu'une défaite signifierait aussi un échec pour la démocratie. Luis Fernando Rodriguez nous a tiré d'affaire..."*

Luis Fernando Rodriguez : *"Les joueurs se sont retrouvés pour le repas de la mi-journée dans un restaurant au quatrième étage de l'hôtel Hilton. Comme cela arrivait souvent, ils m'avaient invité à les rejoindre. Attablé avec Adilson, Wladimir, Socrates et Sergio Scapelli, le vice-président responsable des finances, je leur ai dit que la démocratie était une option correcte et qu'un résultat ne pouvait la remettre en cause. Adilson m'a demandé de trouver un slogan pour exprimer ça. J'ai griffonné à la hâte sur la nappe : "Gagner ou perdre, mais toujours en démocratie".*

Adilson : *"J'ai quitté la table et j'ai foncé pour trouver un imprimeur afin de faire confectionner sur le champ une énorme banderole avec ce slogan. A vingt et une heures, tout le pays a vu en direct à la télé nos joueurs entrer sur le terrain en portant cet étendard. Ils avaient eu le temps de discuter du slogan et s'étaient tranquilisés. Cela leur avait enlevé la pression..."*

Deux heures plus tard, la Démocratie Corinthienne gagne aussi sur le terrain. Socrates qui a bien digéré ses pizzas inscrit le but de la victoire 1-0. Son quatrième lors des quatre dernières rencontres vers le titre. Son vingt et unième en trente et un matchs. Casagrande fond en larmes sur son épaule.

CONTRE L'HYPOCRISIE, LA FETE

Socrates : *"Nous vivions notre métier avec beaucoup plus de liberté, beaucoup plus de joie et aussi beaucoup plus de responsabilité. Nous avons aussi constitué une sorte de grande famille, avec la participation des épouses et les enfants des joueurs. Chaque match se vivait dans un climat de fête. Nous allions tous ensemble au stade, dans le même bus".*

Adilson : *"Lors de la demi-finale du championnat pauliste 82, contre Palmérias, nous avons tellement discuté que nous avons quitté l'hôtel très tard, au risque de ne pas être au stade à l'heure du coup d'envoi".*

Socrates : *"La circulation était infernale, car il s'agissait du grand derby de Sao Paulo. A deux cents mètres du stade, le bus était bloqué alors qu'on était à cinq minutes du coup d'envoi. Nous sommes descendus, les malles d'équipement dans une main et les enfants dans l'autre et nous avons rejoint le stade en courant au milieu des supporters. Ce fut une expérience fantastique car nous n'avons rien eu le temps de faire, ni massage, ni échauffement. Juste le temps de nous changer et d'entrer sur le terrain. Ce fut comme une fête, quelque chose de très différent de ce qui se passe d'habitude. Et on a gagné".*

Adilson : *"Après l'entraînement, on restait au club pour organiser des barbecues. Socrates ou Casagrande buvaient de la bière et fumaient. Personne n'avait besoin de se cacher. La veille du match, on se réunissait souvent chez moi pour discuter et cela ne se terminait pas forcément très tôt. Après le match, on allait en boîte ensemble pour se détendre un moment avant de se reposer. On en a fini avec l'hypocrisie concernant la vie de moine des joueurs pros. En fait, ils étaient d'autant plus libres de vivre normalement qu'ils étaient extrêmement responsables. Une cigarette ou un verre d'alcool ne changeait rien à l'affaire. Ils étaient des professionnels exemplaires".*

DEUX TITRES DE CHAMPION

Des professionnels qui en plus gagnent avec un football offensif et spectaculaire.

Adilson : *"Entre novembre 81, date de mon arrivée, et juillet 82, nous n'avons plus perdu un seul match".*

Luis Fernando Rodriguez : *"Dans la Taça de Prata, Corinthians détruisait ses adversaires. L'équipe qui quelques semaines plus tôt ne mettait pas un pied devant l'autre était métamorphosée".*

Adilson : *"En juin 82, nous avons retrouvé la Taça de Oro. On a tenu en échec Flamengo, qui venait de remporter la finale intercontinentale avec Zico, Junior, Bebeto, Leandro. On a battu l'internacional de Falcao, Batista et Figueroa 2-1 à Porto Alegre. On a aussi gagné contre l'Atlético Mineiro de Toninho Cerezo, Eder, Lusinho 3-1".*

Fin 1982, Corinthians est champion de Sao Paulo et termine quatrième du championnat national. Fin 83, il est de nouveau champion de Sao Paulo. Il y avait 31 ans que le club n'obtenait pas deux titres consécutifs. En 84, il est vice-champion pauliste et termine de nouveau quatrième du national.

Luis Fernando Rodriguez : *"le groupe s'est uni sur cette idée de la démocratie et a puisé dans une militance une motivation extraordinaire".*

Socrates : *"Quand on entrait sur le terrain, on s'investissait beaucoup plus que dans un simple match de foot. On luttait pour la liberté, pour modifier notre pays. Le climat qui s'est créé nous a donné beaucoup plus de confiance pour exprimer notre art. Les résultats nous permettaient de continuer à forcer le changement. Ils étaient d'autant plus nécessaires que les ennemis de la Démocratie ne demeuraient pas les bras croisés".*

LES CONSERVATEURS CONTRE-ATTAQUENT

Les militaires qui dirigent les institutions sportives ruent dans les brancards, multiplient pressions et menaces. Mais ne peuvent pas grand



Fernando Henrique Cardoso, actuel Président du Brésil avec Adelson Monteiro Alvez.

chose pour juguler le mouvement.

Socrates : *"Nous respectons toutes les règles et ils ne pouvaient s'immiscer dans notre organisation interne".*

Les militaires qui dirigent le pays ne peuvent pas grand chose non plus : réprimer des footballeurs serait bien trop impopulaire.

La presse, en revanche, est divisée. Ze Bonifacio Oliveria Sobrinho, à l'époque vice-président de l'immense TV Globo, appuie le mouvement mais les journalistes réactionnaires persiflent. Ils essaient de le discréditer ou de le ridiculiser en affirmant qu'il se limite à une volonté d'éviter les concentrations d'avant-match. Ils critiquent durement les leaders. Ils parlent d'anarchie, d'irresponsabilité, traitent les joueurs de fainéants à la moindre contre-performance et confondent les conflits propres à toute vie démocratique avec une zizanie interne. Casagrande est accusé d'être cocaïnomane, mais la justice n'arrive même pas à prouver qu'il soit un simple consommateur occasionnel.

Socrates : *"Certains nous appuyaient et nous louangeaient. D'autres nous agressaient. Au milieu, la presse sportive s'est maintenue très discrète et neutre".*

Finalement, la menace la plus sérieuse contre la Démocratie Corinthienne se trame bel et bien au sein même du club. Les secteurs conservateurs ne voient pas d'un bon œil que le pouvoir leur file peu à peu entre les mains.

Socrates : *"Evidemment ces gens-là soutiennent que leur système est le meilleur car ils exploitent ce que produit le foot sans aucun contrôle du reste de la société".*

LA CHASSE AUX SORCIERES

Un événement va provoquer la chute des démocrates : le départ de Socrates.

Adilson : *"Après la coupe du monde 1982 où il avait été si brillant en Espagne, il avait refusé de signer à La Roma car il était trop impliqué dans notre aventure. A l'époque, il a sacrifié ses intérêts au mouvement. Et perdu au bas mot un million de dollars par an. En 1984, le plus gros travail pour le retour à la démocratie était déjà réalisé. Socrates avait 30 ans et c'était sa dernière opportunité de jouer en Europe. Il a accepté de partir en Italie, à la Fiorentina. Personne ne pouvait le lui reprocher".*

Le 25 mai, Socrates écrit à la "Gazetta Esportiva" : *"Je reviendrai, pour continuer notre lutte pour la démocratie politique et la justice sociale".*

Sans l'un de ses cerveaux le mouvement se languit. L'absence du génial meneur de jeu, auteur de plus de 150 buts en cinq ans, se ressent aussi sur le terrain. Une délicate opération du ménisque du buteur Casagrande influe également sur les résultats. Au poste d'entraîneur, Jair Picerni succède à Jorge Vieira et Carlos Alberto Torres à Jair Picerni.

Dans l'ombre, les vieux barons des Corinthians conspirent pour reprendre le pouvoir.



1985, élection à la présidence des Corinthians :
La fin de la démocratie corinthienne.

Luis Fernando Rodriguez : *"La Démocratie Corinthienne avait treize joueurs internationaux. Elle venait de remporter deux championnats de Sao Paulo. Le stade était toujours plein et des milliers de supporters assistaient à l'entraînement. Sans une machination des vieux dirigeants conservateurs, elle aurait remporté l'élection de 1985".*

Les statuts prévoient que les autorités sont élues tous les deux ans. En alternance, une fois par les socios et l'autre par les membres du Conseil Délibératif. Le premier avril 1985, seuls ces derniers sont appelés à voter. Les dirigeants de l'opposition élaborent un stratagème machiavélique qui rayent des listes trente conseillers de la Démocratie Corinthienne, refoulés au pied des urnes par la police militaire dans une atmosphère houleuse. Quelque membres du Conseil élus en 83 sur la liste de la Démocratie se laissent "convaincre" par l'opposition dirigée par Robert Pasqua, qui s'impose avec 162 voix contre 130.

Luis Fernando Rodriguez : *"Les socios qui étaient venus aux nouvelles quittaient le siège du club en pleurant ou en hurlant au scandale".*

Après 34 mois d'indépendance, de succès sportifs, d'effervescence intellectuelle, de militance politique, de dignité, le rideau tombe sur la Démocratie Corinthienne.

Sur le printemps du foot brésilien.

Trois semaines plus tard, le 21 avril 1985, Tacredo Neves est nommé président de la république par la chambre des sénateurs. Décédé peu après, il est remplacé par le vice-président José Sarney. La dictature est tombée. C'est le début de la transition démocratique qui débouchera sur le suffrage universel en 1989. Mais alors qu'un vent de liberté souffle sur le pays, aux Corinthians la chasse aux sorcières commence : Casagrande, Wladimir, Hugo De Leon, Zenon, Serginho, Dunga (alors débutant), Edson, Luisinho, tous les contestataires, leaders ou de second plan, sont écartés en l'espace de quelques mois.

C'est la Normalisation.

UNE FLEUR DANS LE DESERT

Treize ans après l'épilogue, Socrates regrette seulement que l'exemple de la Démocratie Corinthienne n'ait pas été contagieux : *"J'ai la certitude absolue que tous les joueurs qui ont vécu cette aventure sont beaucoup mieux préparés au plan personnel et beaucoup mieux adaptés socialement que la majorité des footballeurs des autres clubs. Malheureusement, le phénomène ne s'est pas étendu. Dans les autres clubs, le pouvoir s'est durci de manière à ne pas être contaminé par le virus du progressisme et les joueurs n'ont pas osé ou pas eu l'opportunité de l'affronter. Néanmoins, des modifications se sont produites grâce à notre mouvement. Aujourd'hui, les relations de travail entre les joueurs brésiliens et leurs clubs sont très différentes de ce qu'elles étaient à l'époque. Elles ne sont pas idéales mais il existe désormais une valorisation de l'individu nettement supérieure. Cette expérience doit demeurer comme une référence, de manière à servir à tous les changements qui auront lieu à l'avenir"*.

Adilson : *"Nous avons rompu les règles. Nous nous sommes offert le luxe de gagner des championnats en vivant comme si nous sacrifions à un hobby de gens heureux. Et nous avons contribué au retour de la démocratie dans notre pays. Mais sans doute cela n'aurait-il pas été possible sans des joueurs aussi intelligents que Socrates, Wladimir ou Casagrande"*.

Luis Fernando Rodriguez : *"Ils étaient sérieux, honnêtes et courageux. A travers son sport, on comprend un pays culturellement et socialement. A travers la Démocratie Corinthienne, on comprend le Brésil qui luttait contre l'oppression"*.

De l'assassinat de Chico Mendes, défenseur des Indiens d'Amazonie (1988), à ceux des enfants des rues aux mains des Bataillons de la Mort aujourd'hui encore, du premier président de la République destituée pour corruption (Collor de Melo) aux drames quotidiens de la misère, le Brésil a vécu une décade de transition chaotique. Sa démocratie est loin d'être exemplaire. Mais le citoyen Rai, Frère cadet de Socrates, peut aujourd'hui continuer à exercer son droit de vote pour l'améliorer. Avec Pelé au ministère des sports, les

footballeurs Brésiliens ont conquis l'an passé le contrat à temps. Le régime n'est plus aussi esclavagiste. Le championnat de première division ne compte plus que 24 clubs, les joueurs gagnent mieux leur vie. Mais le footballeur Rai, successeur de Socrates, ne peut toujours pas élire le Président de la Confédération Brésilienne de Football.

Adilson l'avait prévu : *"Même dans les pays démocratiques, le foot est conservateur"*.

Après avoir été député et secrétaire de la culture de Sao Paulo, Adilson dirige aujourd'hui ses entreprises de produits alimentaires. Et depuis trois ans, son " Bingo Circus " rutilant de machines à sous : *"Je comprends que cela vous surprenne. Une entreprise de jeux d'argents, cela ne colle pas avec l'idée que l'on se fait d'un progressiste. En réalité quand Zico fut ministre des sports, il a encouragé la création de bingos de manière qu'une partie des bénéfices puissent financer le sport amateur, comme en Espagne ou au Portugal. Beaucoup de petits clubs m'ont demandé d'en créer un pour les aider"*.

Après trois expériences d'entraîneur (Ribeirao Preto et deux fois Liga Deportiva de Quito, en Equateur), vite avortées pour incompatibilité idéologique avec la classe dirigeante, Socrates attend un club capable de lui offrir la liberté qu'il réclame pour exercer ce métier.

Luis Fernando Rodriguez, lui, est toujours demeuré journaliste de foot. Nostalgique, il scrute le désert, dans l'espoir d'y voir éclore d'autres fleurs.

Francis Huertas

¹ Corinthe fut l'une des cités les plus riches de la Grèce antique.